

Serge Gagné

## ÉMILE LITTRÉ, TRADUCTEUR

Mars 1878, une heure du matin. Dans son modeste appartement du 44, rue de l'Ouest (aujourd'hui rue d'Assas) à Paris, le vieil homme est assis à son bureau. Amaigri, les jambes presque paralysées par la douleur, il poursuit inlassablement son labeur. Fidèle à son habitude, il n'ira dormir qu'à trois heures et se lèvera vers huit ou neuf heures pour se remettre à la tâche. Maximilien-Paul-Émile Littré, qui vient d'entrer dans sa soixante-dix-septième année, achèvera bientôt l'oeuvre de sa vie, *le Dictionnaire étymologique, historique et grammatical de la langue française*. Toutefois, cette nuit-là, pour « se détendre », il s'occupe de traduction.

De sa vie bien remplie, la traduction a été pour Littré une des activités les plus précoces et les plus aimées.

### Les débuts

Si Littré a beaucoup pratiqué la traduction, généralement avec grande compétence, c'est qu'il avait de qui tenir. En effet, son père, Michel-François Littré, ancien soldat féru d'histoire et de littérature, nourri par la lecture de Voltaire, de Rousseau et des Encyclopédistes, est un assoiffé d'érudition. Il profite de ses moments de loisir pour améliorer son latin et apprendre le grec, l'arabe et même le sanscrit, afin d'en instruire son fils aîné. Or il s'avère qu'Émile est doué d'une étonnante facilité pour apprendre les langues étrangères, les langues anciennes, et mettre en mémoire des connaissances de toutes sortes. De petite taille, le visage disgracieux, le maintien lourdeau et la démarche gauche, il se rachète par une supériorité intellectuelle qu'il atteindra par son travail acharné.

Pendant les années de lycée d'Émile, tous les jeudis, son père réunit chez lui son fils et ses quatre compagnons inséparables : Louis Hachette, qui fondera plus tard la célèbre maison d'édition, Eugène Burnouf, fils d'un illustre philologue, Bascou, le littéraire de la bande, et Barthélemy Saint-Hilaire, dont la grande traduction des oeuvres d'Aristote sera le monument de sa vie. Il les initie au sanscrit.

À dix-neuf ans, après avoir terminé ses études au lycée Louis-le-Grand, Littré, qui abhorre les mathématiques, profite d'une blessure à l'épaule pour éviter de se présenter à

l'examen d'entrée de l'École polytechnique. Impatient de gagner sa vie, il obtient, par l'entremise du directeur Louis-le-Grand, un emploi de secrétaire auprès du comte Pierre Daru. Cet ancien ministre de Napoléon, pair de France, membre de l'Académie française et directeur de l'Institut, avait traduit Horace en vers français. Il confie à Littré la tâche de terminer son *Histoire de la république de Venise*. Ce travail laisse à Émile quelques loisirs, dont il profite pour apprendre l'italien, l'anglais et surtout l'allemand.

Le 13 novembre 1822, il entreprend des études de médecine, qui dureront sept ans. En 1830, Littré achève son internat; il ne lui manque que la thèse pour être médecin. Coup de théâtre. Étonnement chez ses professeurs et ses amis. Il décide de ne pas passer cette dernière épreuve. Non pas qu'il soit mauvais ou qu'il n'aime pas ce qu'il fait. Au contraire, la médecine sera une des grandes passions de sa vie. C'est que, dans son for intérieur, il ne veut pas se cantonner dans une carrière. Pour lui, refuser d'entrer dans la profession, c'est choisir la liberté. Quand on sait comment Littré exploitera cette liberté, on ne peut qu'approuver sa décision.

Dès la vingtaine, Littré fait des essais de traduction de l'allemand: il rend en vers des poésies de Schiller. Ces travaux, réalisés en 1823 et 1824, paraîtront plus tard dans la *Revue germanique*.

En 1832, grâce à l'influence de son ami Barthélemy Saint-Hilaire, il entre au *National*, journal d'allégeance républicaine fondé deux ans plus tôt. C'est là qu'il fait ses débuts dans la traduction « professionnelle ». Toutefois, il n'occupe qu'un poste subalterne, celui de simple traducteur auxiliaire, qui consiste à relever dans la presse étrangère ce qui peut intéresser les lecteurs. Il lui faut déchiffrer d'innombrables articles anglais et allemands et les rendre en français. Dans les débuts, le propriétaire, Armand Carrel, n'est pas encore au fait du grand talent du nouveau venu, comme en témoigne cette anecdote racontée par Littré:

« [...] En un certain moment, M. Stapfer [supérieur immédiat de Littré] s'absente, et comme je restais seul chargé de ce travail, Carrel pria M. Barthélemy Saint-Hilaire, qui était connu au *National*, d'exercer quelque surveillance sur mes traductions. Or, il se trouvait que j'avais initié aux rudiments M. Barthélemy Saint-Hilaire [...] »

Il restera trois ans au *National*, jusqu'à la mort, de son propriétaire dans un duel.

Peu de temps après le mariage de Littré, le 26 octobre 1835, avec une jeune fille de quatorze ans sa cadette, Pauline Lacoste, l'éditeur Baillière lui propose de traduire les oeuvres complètes d'Hippocrate. C'est une tâche considérable, mais le projet est exaltant. Émile connaît bien la langue grecque antique et il est un nostalgique du siècle de Périclès. D'autant plus qu'il est un fervent admirateur du plus illustre des médecins. Fort de ses connaissances linguistiques et médicales, Littré est l'homme tout indiqué pour ce travail de traduction. L'entreprise, gigantesque lui prendra vingt-deux ans de sa vie.

Dès le début de son travail de recherche des manuscrits hippocratiques, Littré se rend vite compte que, ni à Paris ni ailleurs, on ne peut trouver un ensemble authentique et complet des oeuvres d'Hippocrate. La grande majorité des originaux sont perdus. La Bibliothèque royale de Paris (aujourd'hui la Bibliothèque nationale) conserve plus d'une dizaine de manuscrits en grec ou en latin et une soixantaine d'autres textes anciens portant sur l'oeuvre du grand médecin. Littré trouve enfin une édition établie par un nommé Foes, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle; il décide de la prendre comme base de travail, même si elle lui paraît fort peu fiable. Tout le travail de comparaison des textes et des manuscrits l'obligera en fin de compte à collationner plus de sept mille pages mot à mot.

Par ailleurs, Littré ne veut pas se contenter de réviser et de traduire. Il sait qu'à son époque, on ne peut plus comprendre l'ancien langage, même correctement traduit. Il s'attache à commenter et à analyser les textes d'Hippocrate pour les rendre accessibles au médecin du XIX<sup>e</sup> siècle. En vingt-cinq siècles, la langue n'est pas seule à avoir changé: les idées sur la maladie, le point de vue médical, les connotations d'un même mot ne sont plus, du temps de Littré, ce qu'ils étaient du temps d'Hippocrate.

Au fil des années de travail, le traducteur dépasse le champ habituel de ses attributions. Il éprouve le sentiment exaltant du créateur qui, de documents anciens, incomplets, ambigus, déformés par des interprètes infidèles, ressuscite une figure dominante il y a plus de deux millénaires. À certains moments, Littré s'imprègne tellement de l'oeuvre de son mentor qu'il prend sa place, qu'il « devient » Hippocrate.

Pour cette première grande traduction comme pour celles qu'il réalisera par la suite, Émile est stimulé par les idées et la philosophie de l'auteur, qui bouleverse les conventions et les légendes. Ainsi, parmi les nombreuses descriptions de maladies de l'auteur grec, Littré admire notamment celle de l'épilepsie (dans le livre intitulé *Du mal sacré*):

« La maladie dite sacrée ne me paraît avoir rien de plus divin ni de plus sacré que les autres; la nature et la source en sont les mêmes que pour les autres maladies. Ceux qui, les premiers, ont rapporté cette maladie aux dieux sont comparables, à mon avis, aux mages, aux expiateurs, aux charlatans, aux imposteurs, tous gens qui prennent des allures de piété et des airs de grands savants. »

Pour Littré, c'est là un langage agréable.

En 1839, quatre ans après le début du travail, Baillièrre apporte à Littré le premier tome imprimé, qui compte 637 pages. La parution de ce premier volume des oeuvres d'Hippocrate a un fort retentissement et suscite des éloges dans le monde scientifique. Littré est dorénavant considéré comme un grand érudit. De sa traduction, Georges Daremberg écrira :

« Littré nous a débarrassés de l'Hippocrate merveilleux, il nous en a donné un bien vivant, réel, à l'esprit profond et plein de bon sens, que l'on ne sera plus obligé d'adorer de confiance, mais que l'on pourra admirer sur des textes authentiques. »

Le premier tome de l'édition française des *Oeuvres complètes d'Hippocrate*, dont le dixième et dernier volume ne paraîtra que vingt et un ans plus tard, en 1860, vaut à Littré d'être élu, le 28 février 1839, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, sous le parrainage de Burnouf et de Barthélemy Saint-Hilaire. Pourtant, nous verrons que même si cette première réalisation dans le domaine traductionnel fait accéder Littré au rang d'érudit et aux honneurs, les suivantes lui donneront moins bonne presse dans l'opinion française bien pensante.

### *La Vie de Jésus: Avertissement à la Jeunesse et aux pères de famille*

Fidèle à son habitude de mener plusieurs activités intellectuelles de front et à sa réputation de bourreau de travail, Émile a entrepris, pendant ses travaux sur Hippocrate, la traduction de la *Vie de Jésus* du théologien allemand David Friedrich Strauss. Ayant appris que l'ouvrage fait scandale en Allemagne, il le lit avec délectation et décide d'en produire une version française, qui paraîtra en 1839.

Strauss, professeur de théologie au séminaire de Tübingen, voulait réconcilier science et philosophie. Dans cela, rien de choquant. Toutefois, quand il s'est avancé

jusqu'à déclarer que le prix de cette réconciliation n'est rien moins que de regarder le *Nouveau Testament* comme une légende, une illustration poétique et romancée de l'idée de Dieu, il choque la hiérarchie, qui le révoque aussitôt de son poste d'enseignement. Or ce que Strauss a écrit, Littré l'a souvent pensé sans jamais oser l'écrire. Comme un traducteur n'est jamais responsable de la teneur du texte de départ, la publication d'une édition française du livre de Strauss serait un bon moyen pour Littré de porter le débat sur la place publique. Sans compter le plaisir de choquer l'orthodoxie catholique. Toutefois, celui-ci prend garde, comme pour affirmer sa neutralité, de ne faire aucun commentaire personnel dans son introduction.

Étonnamment, c'est en Allemagne que l'éditeur vend le plus grand nombre des exemplaires de la version française de Littré. Ce livre écrit par un Allemand, tamisé à travers notre langue, à travers l'esprit exact et ferme du traducteur paraît, même au-delà du Rhin, plus clair que l'original. Voilà un hommage à Littré.

Quelques membres des Inscriptions et Belles-Lettres, réussissant à obtenir un jeu d'épreuves de la version française de la *Vie de Jésus*, qui est sous presse, le font circuler pour empêcher l'élection de Littré parmi eux. Ils clament que celui-ci est subversif, capable de miner les plus hautes valeurs morales. À lui, traducteur, on prétend attribuer les idées de l'auteur (ce qui n'est d'ailleurs pas entièrement faux). Toutefois, cette campagne n'empêche pas Littré d'être élu, comme nous l'avons vu précédemment.

En 1856, Littré fait paraître une seconde édition française du livre controversé de Strauss. Cette fois-ci, il rédige une longue préface qui montre clairement son unité de pensée avec l'auteur.

Les nombreux travaux éclectiques de Littré - traductions, écrits dans diverses revues de philosophie, de médecine et de science en général, sans compter son *Dictionnaire* - lui procurent respect et célébrité dans toute la classe intellectuelle. Si bien que plusieurs membres de l'Académie française, dont Hugo et Sainte-Beuve, lui laissent entendre qu'ils aimeraient le compter parmi eux.

Or l'Académie a aussi dans ses rangs Monseigneur Félix Dupanloup, prélat de grand prestige et de grande influence, qu'on tient pour le chef de l'opposition catholique dite - libérale -. Mais l'évêque n'a de libéral que l'étiquette politique. Brillant stratège, il parvient à faire publier, quatre jours avant le vote, un libelle intitulé *Avertissement à la jeunesse et aux pères de famille sur les attaques dirigées contre la Religion par quelques écrivains de nos jours*. Monseigneur Dupanloup rappelle que Littré a introduit en France

le livre scandaleux de Strauss, qui fait du Christ un mythe. D'ailleurs, tous ses livres transpirent la mauvaise parole. Le jour de l'élection, le 23 avril 1803, Littré est effectivement battu, « pour raison d'athéisme ». Mais ce n'est que partie remise. En 1871, la puissance de son érudition et de ses réalisations s'imposera. L'évêque, qui reconnaît d'ailleurs sa grande compétence, ne réussira pas une seconde fois à empêcher l'élection de Littré au sein des Immortels et démissionnera.

Toutes ces péripéties n'empêchent pas Littré de travailler sans relâche, continuant comme toujours de partager son temps entre plusieurs entreprises. Il continue d'établir le *Dictionnaire*, qu'il a commencé en 1846 et qu'il ne terminera qu'en 1873. Par ailleurs, il met la dernière main à la biographie de feu Auguste Comte, son maître à penser de la philosophie positive, et il collabore à de nombreuses revues scientifiques et philosophiques. Et il s'occupe encore de traduction.

### **Pline l'Ancien : Que de bêtises, de niaiseries...**

Malgré ses multiples occupations, Littré ne refuse pas les à-côtés. Il accepte l'offre de l'éditeur Nisard de traduire *l'Histoire naturelle* de Pline l'Ancien pour la Collection des classiques latins. Il se lance dans ce travail comme dans tous les autres, avec passion. Cependant, il ne tarde pas à éprouver quelque désillusion, si l'on en croit les confidences rapportées ultérieurement par son ami Barthélemy Saint-Hilaire:

« Que de bêtises, que de niaiseries il [Pline l'Ancien] nous raconte. Si j'osais, je renoncerais à continuer ce fastidieux travail. Mais j'ai promis de le livrer à mon éditeur. »

Ces paroles sacrilèges auraient déplu à Sainte-Beuve, qui apprécie en 1850 la version de Littré, parue deux ans plus tôt, mais regrette que le traducteur n'ait pas fait preuve de son souci habituel du détail:

« Bonne traduction, bonne notice, point de vue juste, élevé, mais général, et d'où les mille difficultés de détail qui se rattachent au livre ne sont pas abordées. »

De fait, ce travail semble avoir été quelque peu bâclé, ce qui surprend beaucoup de la part de Littré.

## L'enfer

Dès 1857, pendant sa traduction non encore terminée de la collection hippocratique, Littré s'intéresse à Dante, comme pour se divertir et satisfaire sa passion pour les langues étrangères. Cette année-là, il rédige trois articles pour le *Journal des débats*, dans lequel il souligne entre autres:

« Dante est le modèle suprême de la haute poésie du moyen âge. Elle est là dans toute sa sévère et subtile beauté. Qui veut la connaître ouvrira la *Divine Comédie*. »

Littré possède une telle connaissance des langues qu'il peut analyser et comparer dans le détail l'italien des vers de Dante, le latin des vers de Virgile, l'anglais de l'admirable version de la *Divine Comédie* réalisée par Byron et, bien sûr, les traductions françaises de Lamennais et de Mesnard. Son enthousiasme pour le style du poète italien ne cesse de grandir. Il a envie, lui aussi, de tenter une traduction en langue d'oïl.

C'est ainsi que Littré entreprend la traduction de L'Enfer en vers français du XIV<sup>e</sup> siècle, avec notes et glossaire. Il avait vivement critiqué la version de Mesnard, écrite en un style selon lui facile et trop élégant, ainsi que celle de Lamennais, dont il jugeait le français rude et recherché. Littré estime que *L'Enfer* ne peut être transposé qu'en langue d'oïl, qui était contemporaine de Dante et que ce dernier connaissait. Les premiers vers de sa traduction se présentent comme suit:

En mi chemin de ceste nostre vie Me retrouvais en une selve obscure;  
Car droite voie ore estoit esmarrie. Ah! ceste selve, dire m'est chose  
dure, Com de estoit sauvage et aspre et fort, Si que mes cuers encore ne  
s'asseüre: Tant est amere que peu est plus la mort.

Mais qui connaît encore la langue d'oïl en ce tte fin du XIX<sup>e</sup> siècle? Littré lui-même le confesse: une telle traduction, pour que tous la comprennent, devrait être elle-même traduite en français contemporain. La version française versifiée de *l'Inferno* paraît en janvier 1879. C'est la dernière traduction de Littré.

## L'homme du siècle

Quand Émile Littré meurt, le 2 juin 1881, la langue française perd l'un de ses plus grands promoteurs et défenseurs, et ses compatriotes, un des esprits les plus brillants de leur siècle. Ceux qui firent son éloge posthume ne manquèrent pas d'étiquettes pour faire ressortir toute sa polyvalence: médecin, philosophe, journaliste, traducteur, biographe, rédacteur, philologue, lexicographe, député puis sénateur inamovible de la III<sup>e</sup> République, membre de l'Académie française, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, de l'Académie de médecine et de la Société de biologie.

Pendant la fin de sa vie et dans la période qui suivit sa mort, on a beaucoup écrit sur Émile Littré, tantôt avec pitié, tantôt avec haine. Jusqu'à la soixantaine, cet érudit était demeuré dans l'ombre, réalisant des travaux que seuls ses semblables connaissaient. Il ne se révéla au grand public qu'à l'âge de soixante-deux ans, au moment de la parution du premier fascicule du *Dictionnaire*. Au moment où ses principaux ouvrages étaient publiés ou en chantier et où rien ne semblait le destiner à la célébrité. C'est par le scandale que Littré, chercheur inlassable (« illassable », comme il voulait qu'on écrive ce mot), devait faire sa marque.

Or il se trouve que Littré marqua profondément un de ses contemporains, et non le moindre, Émile Zola qui, quelques semaines après sa mort, dans un court article de circonstance, le compare à un autre Immortel: Victor Hugo. Avec son franc parler habituel, Zola exprime clairement toute son admiration pour celui qui vient de s'éteindre:

« L'un est ma jeunesse, l'autre, mon âge mûr. Ils se heurtent et s'excluent. Littré a pris toute la place dans ma maison. Hugo n'est plus à mes oreilles qu'une lointaine musique [...]

Maintenant, placez côte à côte Victor Hugo et Émile Littré. Certes, dans le premier, je mets le poète à part [...] Mais je parle du penseur, de l'initiateur; je réponds à ceux qui veulent faire de Victor Hugo un génie universel, l'homme du siècle. Eh bien! cette prétention devient risible, lorsqu'on le compare à Émile Littré. [...] Littré a été l'homme du siècle, parce qu'il a incarné les besoins de certitude scientifique et qu'il a travaillé de toute sa force à substituer la méthode positive aux vieilles méthodes théologiques et romantiques. Dans ce cas, comment Victor Hugo serait-il également l'homme du siècle, lui qui est retourné à toutes les fantasmagories du Moyen Âge, qui a augmenté la légende et embrumé les hypothèses? [...] Il a chanté pour la joie de l'humanité, c'est assez, évidemment, mais c'est tout. »



Dans ces quelques lignes, nous avons voulu simplement souligner l'oeuvre de traduction d'un homme exceptionnel qui a marqué son siècle. Un homme, comme l'a si bien dit Alain Rey, qu'un seul livre a rendu célèbre en le rejetant dans l'oubli avec tous ses autres travaux.

## Remerciements

Nous remercions M. André Senécal, chef p.i., Section technique, dont les commentaires nous ont été très utiles, et M. Philippe Lesage, réviseur, Section économique et juridique, qui a bien voulu nous prêter son *Dictionnaire de la langue française* d'Émile Littré et son recueil d'oeuvres d'Hippocrate traduites par Littré.

## Bibliographie

*Dictionnaire encyclopédique Quillet*, Paris, Librairie Aristide Quillet, 1969.

*Encyclopaedia Britannica*, Chicago, Encyclopaedia Britannica Inc., 1978, 10 vol. (Série Micropaedia)

*Grand Dictionnaire, encyclopédique Larousse*, Paris, Librairie Larousse, 1982, 10 vol.

*Grand Larousse encyclopédique*, Paris, Librairie Larousse. 1970, 24 vol.

Hamburger, Jean. *Monsieur Littré*, Paris, Flammarion, 1988. (Coll. « Grandes biographies »)

*Hippocrate. Le Serment - La Loi de l'ancienne médecine - Des Airs, des Eaux et des Lieux - Le Pronostic - Les Épidémies - Les Aphorismes*, Québec, Bélisle éditeur, 1966. (Traduction d'Émile Littré couronnée par l'Académie française)

Littré, Émile. « Comment j'ai fait mon dictionnaire de la langue française », in : *Dictionnaire de la langue française*, Gallimard-Hachette, 1959, 7 vol. (Causerie du 1<sup>er</sup> mars 1880)

Rey, Alain. *Littré, l'humaniste et les mots*, Paris, Gallimard, 1970.

Sainte-Beuve. Charles Augustin. « Notice sur M. Littré, sa vie et ses travaux », in : *Dictionnaire de la langue-française*, Paris, Gallimard-Hachette, 1959, 7 vol.

## ÉMILE LITTRÉ, TRADUCTEUR

Six, Jean-François. *Littré devant Dieu*, Paris, Seuil. 1962. (Thèse de doctorat)

Zola, Émile. « Hugo et Littré », in: *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Gallimard.

---

Source : Serge Gagné, «Émile Littré, traducteur», dans *L'Actualité terminologique*, vol. 24, n° 1, 1991, p. 21-24.